

Elie Bachas

Le symbole de la Coupe



1967

*On dit qu'elle est morte,
Mais moi je la crois vivante.*

V. Balaguer.

*Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!*

Fr. Mistral.

Inscriptions gravées sur le pied de la coupe.

Le symbole de la *Coupo*

Cette Coupe, qui scelle l'union de la Provence et de la Catalogne, déborde de symboles, à commencer peut-être par le nom de Coupe que nous donnons à ce creuset de l'amitié et du souvenir. Car le nom de *coupe*, dans notre langue, se donne aussi au cratère des volcans, d'où jaillit et coule le feu de la terre, comme coulent, de cet argent ciselé, avec le vin de nos vignes les éclats sonores de la poésie, l'enthousiasme des forts, le désir du Vrai et du Beau.

Mes chers Félibres, méditons donc sur le contenu de notre Coupe, et, non seulement des lèvres, mais du cœur, disons notre désir, notre volonté de vrai et de beau.

Le Beau. Relisons *L'Archétype*, ce sommet de poésie, témoignage, et testament, de la pensée mistralienne au moment du dépouillement final, quand le bilan lucide que l'on fait de sa vie laisse apparaître l'essentiel dégagé du

contingent: la Provence, *idéale*, est le reflet d'une Beauté essentielle; durable à nos yeux d'homme, elle est en réalité un reflet fugace; Mistral dit: *un éclair du Beau*.

Or, plus de quarante ans avant *L'Archétype*, la même conception d'une essence du Beau s'associe, rappelant plus précisément encore la pensée platonicienne, à l'idée du Vrai, dans ce vers du chant de *La Coupe* sur lequel je voudrais m'attarder un instant:

Verse-nous la connaissance

Du Vrai et du Beau.

Rien, de tout ce que contient le chant de *La Coupe*, ne me paraît plus important que cela. Car c'est, là, doctrine de vie, presque parole d'initié, qui résume tout et pourrait elle-même se résumer dans le mot *connaissance*. Car si le Beau n'est que la splendeur du Vrai, le Vrai est l'objet unique de la connaissance.

Qu'une telle leçon s'enferme dans le chant de la *Coupe*, voilà de quoi réfléchir, non seulement sur l'homme public que fut Mistral et sur le sens réel de son action de félibre, mais sur l'homme très secret qui se cachait sous les apparences.

De grands écrivains, des philosophes, ont voulu découvrir dans la pensée mistralienne des influences grecques. Marcel Decremps l'appelait le *Mage de l'Occident*, et Mistral lui-même, d'ailleurs, lorsqu'il rassemblait les olives de sa dernière récolte, ne se donna-t-il pas ce nom de *Mage*, révélateur d'un jugement que, mieux que quiconque, il pouvait porter sur lui et sur le rôle qu'il avait tenu pendant soixante ans?

Aujourd'hui toutefois, devant cette *Coupe* désormais séculaire, c'est moins de Mistral lui-même que je veux parler que de la leçon qu'il nous propose; c'est moins de l'homme inconnu qui se cachait dans les profondeurs de son personnage que de son enseignement. Et non pas de son enseignement d'une sagesse transcendante qui, sur les voies de l'initiation, pourrait s'adresser à une élite de néophytes à qui elle apporterait les hautes jouissances qui se moquent du tombeau, mais d'une sagesse plus humble, à la portée de tous, prometteuse de paix, artisanne de bonheur, à supposer du moins que le bonheur soit chose humaine.

Verse-nous la connaissance...

Dans le monde qui est le nôtre, monde d'apparences, monde trompeur où les hommes accumulent erreur sur erreur à cause de leurs appétits, de leurs ambitions, de leurs vanités, de leurs passions, il est nécessaire de rechercher la saine connaissance que la *Coupe* peut nous apporter.

Connaissance de l'homme d'abord, de l'homme laborieux, devant vivre dans sa chair et son esprit, dans l'harmonieux équilibre de sa chair et de son esprit; et connaissance du monde

ensuite, du monde sensible, bien évidemment, celui de la terre et des mers, des vents et des nuages, du soleil et du brouillard, du jour et de la nuit, du pain et du vin.

L'homme est fait pour ce monde et par ce monde, et il doit se persuader que tout ce qui trouble l'ordre naturel de la terre et de la mer, du soleil et du brouillard, retentit finalement sur lui.

Ce qui fait la grandeur de l'homme c'est, certainement son effort d'élévation. Mais il faut qu'il s'élève dans le respect de la nature, en connaissant ses propres forces et celles du monde où il vit.

C'est dans un monde respecté que notre doctrine mistralienne pourra, seulement, porter ses fruits. Il est donc indispensable que l'homme, connaissant ses forces, ne s'illusionne pas sur elles, qu'il connaisse ses besoins, ceux que sa double nature, charnelle et spirituelle, tout naturellement lui impose de satisfaire, qu'il connaisse également dans sa diversité le monde qui l'environne, pour en user sans en abuser, en respectant les lois fondamentales.

Coupe sainte, verse-nous donc la connaissance, la connaissance du Vrai, la connaissance de l'homme que nous sommes, de ses possibilités et de ses limites, la connaissance de la terre qui nous porte et nous nourrit, et, libérés de la tyrannique sujétion des besoins artificiellement créés, fiers de nous sentir libres, forts de notre liberté, nous serons, dans un monde de beauté, véritablement les piliers et les chefs d'une patrie sentie, non comme une abstraction, mais charnellement dans l'intime mélange de ce que nous sommes et de la terre qui entretient notre vie.

De nouveau je me tourne vers vous, frères de Catalogne à qui nous devons cette *Coupe*.

Présente en chacun de vous, je bois à votre patrie.

Je bois à la Provence où votre Balaguer ne cesse de vivre.

Je bois à toutes les terres d'Oc, à toutes les terres latines, à tous les hommes qui, à travers le vaste univers ont, ou cherchent à avoir, triomphant des pièges, des faux-semblants du monde qui est le leur, la connaissance, qui engendre la foi que nous ne voulons pas cesser de garder dans le destin de l'homme, de la foi dans l'an qui vient.

DISCOURS D'AVIGNON

prononcé le 9 Juillet 1967
pour la célébration du Centenaire de la Coupe

LA COUPE DE POÉSIE

Une rencontre comme celle d'aujourd'hui est chargée d'enseignements, et d'émotion. La Provence et la Catalogne se retrouvent dans Avignon, notre capitale félibréenne, pour commémorer le Centenaire de la *Coupe*.

Nous sommes heureux de trouver à nos côtés les compagnons catalans venus nous confirmer leur amitié.

Ces compagnons sont les porte-parole de tous ceux qui, en terre catalane, regardent vers la Provence comme vers une sœur éloignée, car, comme le dit le Maître:

*Provence et Catalogne, amis, sont deux compagnes,
Deux sœurs qu'en riant la lumière enfanta!*

Ces compagnons sont le symbole de la Catalogne active, courageuse, en lutte contre des difficultés sans nom, à l'heure actuelle, pour conserver sa personnalité, sa langue, sa civilisation. Nous sommes heureux de leur souhaiter la bienvenue.

Je viens de le dire, notre *Coupe* est centenaire. Cent ans d'histoire ont passé sur elle. En cent ans, que d'évènements de toute sorte, que de troubles et de transformations dans tous les domaines de la politique, de la science, de la technique, de la morale, de l'esthétique!

Quand nous regardons en arrière, le temps de Balaguer nous semble s'enfoncer dans la nuit. Les raisons qui déterminèrent sa première venue en Provence et furent à l'origine de ses relations avec les félibres s'estompent un peu dans la mémoire. Combien même les ont complètement oubliées?

Les noms qui furent célèbres retombent vite dans l'ombre, remplacés par d'autres noms qui tombent à leur tour dans l'ombre. C'est une loi naturelle. Loi de l'oubli, de l'oubli pire que la mort.

Mais la poésie est là, qui sauve les mémoires et maintient vif le passé avec la foi *dans l'an qui vient*. Balaguer et l'idéal qu'il portait en lui, Balaguer est encore vivant parmi nous, bien vivant par la seule vertu de la poésie.

La Provence et la Catalogne fraternisent, malgré les guerres, les bouleversements sociaux, les régimes, parce que, dans la Coupe catalane, brille chaque année, comme le ferait un rayon de soleil réconfortant, un flot de vin provençal et que la poésie en coule, prolongeant les vieux souvenirs:

Verse-nous la Poésie...

Mistral savait bien que c'est elle la souveraine maîtresse, la durable puissance parmi tous les étançons plus ou moins provisoires qui épontillent le monde, parce que la plus stable dans le déroulement changeant des faits humains, parce que la plus pure et désintéressée, et pour cela même la plus haute des activités de l'esprit.

Les spéculations philosophiques d'autrefois, les théories politiques de Platon, les conceptions astronomiques de Pythagore ou de Ptolémée, pour avoir été la plus subtile expression des pensées et des connaissances de leur temps, n'ont plus, bien souvent, je ne dis pas toujours, qu'une valeur historique. Le monde pourrait vivre aujourd'hui sans les connaître, elles sont pour nous objet de curiosité, mais ne paraissent pas indispensables à notre devenir intellectuel et moral, à notre science.

Mais Homère, lui, est encore vivant en nous, il nous enchante encore et nous nourrit. Mieux que cela: Homère est notre Homère.

S'il y a donc, dans le monde des hommes, un royaume éminemment durable et sans frontières, c'est bien celui de la poésie.

Et voilà pourquoi, sur la mer de *l'histoire*, pour reprendre un mot de Mistral, depuis cent ans la barque félibréenne (le bâtiment vient de Majorque...) navigue vers l'île d'or des fraternisations et des amitiés, aborde dans chacun de ses ports pavoisés aux couleurs latines, y retrouve les vieux compagnons. Voilà pourquoi Catalans et Provençaux s'abreuvent à la *Coupe*, et voilà pourquoi cette *Coupe* est *sainte*.

Doublement sainte. Sainte parce qu'elle est un témoignage, je viens de le dire, d'amitié durable. Sainte, parce qu'elle est la coupe de la poésie, que la poésie l'emplit et en déborde, que la poésie est un souffle divin, un *enthousiasme* au sens propre du mot, un *estrambord* comme le dit Mistral en employant un terme populaire qui est synonyme d'enthousiasme:

Verse à flot

Les estrambord...

Voici la *Coupe*. Je ne peux, quand je parle d'elle, quand je la regarde devant moi, pure dans son argent ciselé qui symbolise l'union de la Catalogne et de la Provence, m'empêcher de songer à tous ceux qui avant nous, dans un geste devenu séculaire, y ont trempé leurs lèvres, *ont communiqué ensemble*, comme aujourd'hui encore tous ensemble nous allons, après y avoir trempé nos lèvres, communier.

Le nombre des visages que *le vin pur de notre plant* a reflétés quand ils se penchaient sur elle pour y boire la boisson *des forts*, est grand, et émouvant. Je n'en évoquerai que deux, pour les associer aujourd'hui dans notre pensée: Balaguer et Mistral. Et qui sait si ce n'est pas Balaguer qui le premier s'y refléta?...

De toute façon c'est à lui que je reviendrai pour terminer, non point pour rappeler la vie ou l'œuvre de cet homme si intimement mêlé à tous les orages et à toutes les bonaces de son époque, mais pour revenir, en revenant à lui, à la poésie.

Qu'il nous suffise de penser aux strophes pleines d'enthousiasme, je veux dire véritablement inspirées et comme ensoleillées par un souffle divin, de *La Morte Vivante* que Balaguer, à peu près au moment où prenait forme la *Coupe* sous le ciseau de Fulconis, écrivit dans notre propre langue, apportant à louer notre patrie l'amitié et la sincère admiration que nous apportons, de notre côté, à louer sa patrie catalane:

O Provence fortunée...

Je lève donc la *Coupe* à la Catalogne qui lutte pour sauver sa personnalité, sa langue et sa pensée, à la *Provence fortunée* chantée par Balaguer et à toutes les terres d'Oc, à l'union des Latins, et à la poésie qui nous donnera les enthousiasmes, les *estrambords* qui seuls nous permettront de conserver nos valeurs humaines.

Simbèu de la Coupo

*Morta diuhen qu'es,
Més jo la crech viva.*

V. Balaguer.

*Ah! ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!*

Fr. Mistral.

Tau rescontre qu'aquest de iuei es carga d'ensignamen, e d'emoucioun. Prouvènço e Catalougno se retrobon dins Avignoun, dins nosto capitalo felibrenco, pèr ié counmemoura lou Centenàri de la Coupo.

Urous sian de trouba à nòsti coustat li sòci Catalan vengu nous afourti soun amista.

Aquéli sòci soun li porto-paraulo de tóuti aquéli qu'en terro catalano regardon vers Prouvènço coume vers uno sorre aliuenchado, car, coume lou dis lou Mèstre: Prouvènço e Catalougno, ami, soun dos coumpagno, dos sorre qu'en risènt la lumiero enfantè!

Aquéli sòci soun lou simbèu de la Catalougno ativo, courajouso, en lucho emé de dificulta qu'es pas de crèire, à l'ouro d'aro, pèr counserva sa persounalita, sa lengo, sa civilisacioun. Urous sian de ié souveta la benvengudo.

Lou vène de dire, nosto Coupo es centenari. Cènt an d'istòri an passa sus elo. En cènt an, quant d'evenimen de touto meno, quant de treboulige e de tremudamen dins tóuti li relarg de la poulitico, de la sciènci, de la teinico, de la mouralo, de l'estetico!

Quand regardan à rèire, lou tèms de Balaguer nous sèmblo s'enfounsa dins la niue. Li resoun que determinèron sa proumièro vengudo en Prouvènço e fuguèron à l'acoumençanço de si relacioun emé li felibre se nèblon un pau dins la memento. Pèr quant d'ome soun meme d'à-founs desóublidado?

Li noum que fuguèron celèbre passon lèu pèr iue, leva de cassolo pèr d'àutri noum que passon à soun tour pèr iue. Es uno lèi de naturo. Lèi de la desóublidanço, de la desóublidanço piejo que la mort.

Mai la pouèsio es aqui, que sauvo li remembranço e mantèn viéu lou passat emé ta fe dins l'an que vèn. Balaguer e l'ideau que poutavo en éu, Balaguer es encaro vivènt demié nautre, bèn vivènt pèr la soulo vertu de la pouèsio.

Prouvènço e Catalougno freirejon, en mau-despié di guerro, di bourroulo, di regime, pèr-ço-que, dins la Coupo catalano, esbrihaudo chasque an, coume farié uno souleiado reviscoularello, un flot de vin prouvençau e que la pouèsio n'en raio, perdurant li vièi record:

— Vuejo-nous la Pouèsio...

Mistral sabié bèn qu'es elo la soubeirano mestresso, la duradisso poutènci entre tóuti li pounchié prouvisòri mai o mens qu'apountèlon lou mounde, pèr-ço-que la mai establo dins lou debana chanjadis di fa uman, pèr-ço-que la mai puro e desinteressado, e pèr acò d'aqui la mai auto dis ativeta de l'esperit.

Lis especulacioun filousoufico anciano, li teourio poulitico de Platoun, li councepcioun astrounoumico de Pitagoro o de Toulemèu, pèr tant que fuguèsson estado la mai sutilo espressioun di pensado e di counaissènço de soun tèms, n'an plus, souvènti-fes, dise pas toujours, qu'uno valour istourico. Lou mounde pourrié viéure iuei sènso li counèisse; nous soun aro óujèt de curiouseta, mai noun soun indispensablo à noste deveni inteleitua e mourau, à nosto sciènci.

Mai Oumèro, éu, es encaro vivènt en nautre, nous encanto encaro e nous nourris. Miés qu'acò: Oumèro es nostre.

Adounc se i'a, dins lou mounde dis ome, un reiaume eminentamen duradis es sènso frontiero, es aquéu de la pouèsio.

E vaqui dounc perqué, sus ta mar de l'istòri, pèr reprene un mot de Mistral, despièi cènt an la barco felibrenco (lou bastimen vèn de Maiorco...) navigo vers l'isclò d'or di freirejacioun e dis amista, abordo en cadun de si port abandeira i coulour latino, ié retrobo li vièi coumpan. Vaqui perqué Catalan e Prouvençau s'amourron à la Coupo, e vaqui perqué aquelo Coupo es santo.

Doublamen santo. Santo pèr-ço-qu'es un testimòni, lou vène de dire, d'amista perdurable. Santo, pèr-ço-qu'es la coupo de la pouèsio, que la pouèsio l'emplis e n'en verso que la pouèsio es un boufe divin, un entousiasme au sènso founs dóu mot, un estrambord coume lou dis Mistral en emlegant un terme populàri qu'es sinounime d'entousiasme:

Vuejo abord

Lis estrambord...

Veici la Coupo. Noun pode, quand parle d'elo, quand la regarde davans iéu, linjo dins soun argènt escrinçela simboulisant l'unioun de Catalougno e de Prouvènço, m'empacha de sounja en tóuti aquéli qu'avans nautre, dins un gèst devengu seculàri, i'an bagna si bouco, an coumunia ensèn, coume iuei encaro i'anan bagna nòsti bouco e toutis ensèn coumunia.

La tiero di carage que lou vin pur de noste plant miraiè quand se clinavon sus elo pèr ié béure la bevèndo di fort es longo, es esmouvènto. N'en evoucarai que dous pèr lis assoucia vuei dins nòsti pensado: Balaguer e Mistral. E qu saup s'es pas Balaguer que lou proumié se ié miraié?...

De tout biais es à-n-éu que tournarai pèr acaba, noun pèr recourda la vido nimai l'obro d'aquel ome tant es trechamen mescla en tóuti li tempèri e à tóuti li bounaço de soun epoco, mai pèr, tournant à-n-éu, reveni gramaci eu à la pouèsio.

Sufis de pensa is estrofo pleno d'estrabort, vole dire vertadieramen ispirado e coume souleiado d'uno auro divino, de La Morto Vivènto que Balaguer, aperaqui dins la pountannado que s'escrinçelavo la Coupo souto lou cisèu de Fulcònis, escriguè dins nosto proprio lengo, metèn à lausenja nosto patriò l'amista e la sincèro amiracioun que metèn, nautre, à lausenja sa patriò catalano:

O Prouvènço benurado...

Auboure dounc la Coupo à la Catalougno que lucho pèr sauva sa persounalita, sa lengo e sa pensado, à la *Prouvènço benurado* cantado pèr Balaguer em' à tóuti li terro d'O, à l'unioun di Latin, e à la pouèsio que nous baiara lis entousiasme, es-à-dire lis estrabort que nous gardaran soulet nòsti valour umano.

Aquelo Coupo, que i'es sagelado l'unioun de Prouvènço e de Catalougno, es versanto de simbole, à coumença belèu meme pèr lou noum de Coupo que dounan à-n-aquéu got de l'amista e dóu remembre. Car lou noum de coupo, dins nosto lengo, se douno tambèn à la bouco di volcan, e lou fiò de la terro n'en giscla e n'en raio, coume raion, d'aquel argènt escrinçela, emé lou vin de noste plant li resson de la pouèsio, l'enavans di fort, lou desir dóu Verai e dóu Bèu.

Mi car Felibre, mediten dounc sus lou countengu de nosto Coupo, e, pas soulamen di labro, mai dóu cor, diguen noste desir, nosto voulounta de verai e de bèu.

Lou Bèu. Relegissen Lou Parangoun, aquéu soum de pouèsio, testimòni, e testamen, de la pensado mistralenco au moumen dóu despuiamen finau, quand lou bilans lucide que l'on fai de sa vido laisso aparèisse l'essenciau desgaja de l'escasènt: la Prouvènço, en idèio, es lou rebat d'uno Bèuta essencialo; duradisso à nòstis iue d'ome, es en realita un rebat fugidis; Mistral dis: un eslùci dóu Bèu.

Or, mai de quaranto an avans Lou Parangoun, la memo councepcioun d'uno essènci dóu Bèu s'assouciò, revertant mai escassamen encaro la pensado platouniciano, à l'idèio dóu Verai, dins aquéu vers dóu cant de La Coupo que me ié vourriéu aplança un moumen:

*Vuejo-nous la counaissènço
Dóu Verai emai dóu Bèu.*

Rèn, de tout ço que caup dins lou cant de La Coupo, me parèis mai impourtant qu'acò. Car es, acò, dóutrino de vido quasimen paraulo d'inicia, que resumis tout, e se poudrié elo-memo resumi dins lou mot counaissènço. Que se lou Bèu n'es que l'esplendour dóu Verai, lou Verai es l'oujèt unen de la counaissènço.

Que talo leiçoun s'estrème dins lou cant de la Coupo, i'a dequé nous faire perpença, noun soulamen sus l'ome publi que fuguè Mistral e sus lou sèns reau de soun acioun de felibre, mai sus l'ome escrèt e secrèt que s'escoundié souto lis aparènci.

D'escrivan d'elèi, de filousofe, an vougu destria dins la pensado mistralenco d'enfluènci gregalo. Marcèu Decremps disié d'eu qu'èro lou Mage de l'Oucidènt, e Mistral éu-meme, d'aiours, quand acampavo lis óulivo de sa radiero recordo se dounè-ti pas aquéu noum de Mage, reveladou d'un jujamen que, miés que res aurre, poudié pourta sus eu e sus lou role qu'avié tengu sieissant an de tèms?

Mai vuei, davans aquelo Coupo desenant seculàri, es mens de Mistral éu-meme qu'ai de parla, que de la leiçoun que nous baio; es mens de l'ome incouneigu que s'estremavo dins li founsour de soun persounage que de soun enseignamen. E noun pas de soun enseignamen d'aquelo sagesso trascendènto que, sus li draio de l'iniciacioun, poudrié s'adreissa à-n-uno elèi de neoufito pèr i'adurre lis àuti jouissènço que se trufon dóu toumbèu, mai d'uno sagesso mai umblo, que tóuti la

podon ajougne, pourteiris de pas, artiano de bonur, dins la supousicioun dóu mens que lou bonur sarié causo umano.

Vuejo-nous la couneissènço...

Dins lou mounde qu'es nostre, mounde d'aparènci, mounde enganaire ounte lis ome amoulounon milanto uno errour pèr l'encauso de sis apetis, de sis ambicioun, de si croio, de si passiou, es mestié de demanda la sano couneissènço que la Coupo nous pòu baia.

Couneissènço de l'ome d'abord, de l'ome atravali, aguènt de viéure dins sa car e soun esperit, dins l'armounious equilibre de sa car e de soun esperit; e couneissènço dóu mounde pièi, dóu mounde sensible, naturalamen, lou mounde de la terro e di mar, di vènt e di nivo, dóu soulèu e de la nèblo, dóu jour e de la niue, dóu pan e dóu vin.

L'ome es fa pèr aquéu mounde, e se dèu avisa que tout ço que destourbo l'ordre naturau de la terro e de la mar, dóu soulèu e de la nèblo, restountis finalamen sus éu.

Ço que fai la grandour de l'ome es, segur, que cerco de s'enaussa Mai fau que s'enausse emé lou respèt de la naturo, emé la couneissènço de si forço à-n-éu e d'aquéli dóu mounde mounte viéu.

Es dins un mounde respeta que nosto dóutrinò mistralenco poudra, soulamen, pourta frucho. Es dounc necite que l'ome, couneissènt si forço, noun s'embule sus éli, que counèigue si besoun, aquéli que sa doublo naturo, carnalo em' esperitalo, leimamen, i'impauso de li satisfaire, que counèigue dins sa diversita lou mounde que l'envirouno, pèr n'usa sènso n'abusa en n'en respetant li lèi fundamentalo.

Coupo santo, vuejo-nous dounc la couneissènço, la couneissènço dóu Verai, la couneissènço de l'ome que sian, de si poussibleta e de si raro, la couneissènço de la terro que nous porto e nous nourris, e, deliéure de la tiranico sujecioun di besoun artificialamen coungreia, fièr de nous senti libre, fort d'aquelo liberta, saren, dins un mounde de bèuta, vertadieramen "li cepoun" emai "li priéu" d'uno patriò sentido, noun coume uno abstracioun, mai carnalamen dins l'entime mesclun de ço que sian e de la terro que nous abaris.

Tourna mai me vire vers vous, fraire de Catalougno que vous sian devènt d'aquesto Coupo.

Presènto dins cadun de vautre, beve à vosto patriò.

Beve à Prouvènço ounte voste Balaguer countùnio de viéure.

Beve en tóuti li terro d'O, en tóuti li terro latino, en tóuti lis ome que de tras lou vaste univers an, o cercon d'avé, au mitan dis engano, di simbèu messourguié dóu mounde qu'es lou siéu, la couneissènço, coungreiarellò de la fe que voulèn pas decessa d'avé dins lou destin de l'ome de la fe dins l'an que vèn.

© CIEL d'Oc – Novembre 2015